L'ANTIDOTE.

PREMIER ESSAI.

PAR

UN SUJET

DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE.



PRIX 2 SHELLINGS.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE COX, FILS, ET BAYLIS,
Great Queen Street, Lincoln's Inn Fields.

On souscrit chez MM. DEBOFFE, Gerard Street; et DULAU et Co., Soho-Square: et l'Ouvrage ainsi que l'AVANT-PROPOS se trouvent chez tous les Libraires Français.——Février, 1805.

ERRATA.

Des circonstances particulières nous ayant empêchés de surveiller l'impression de cet ESSAI, il a dû être difficile de débrouiller un manuscrit surchargé de corrections, et quelques fautes ont échappé aux imprimeurs. Nous marquons ici les principales, nous en rapportant au lecteur pour corriger lui-même celles qui n'altèrent pas le sens.

Page 41, lignes 15 et 16, au lieu de " la Suisse et la Hollande lui ont été asservies," *lisez* " ont été asservies."

Page 52, ligne 16 et suivantes, *lisez* " est-il un projet invraisemblable pour Bonaparte, et d'ailleurs celui-ci l'est-il ? N'a-t-il pas essayé de révolutionner la Chine pour en exclure les Anglais ? Peut-il jamais oublier le tribut payé à la mémoire du Duc d'Enghien?" etc.

Page 58, note, ligne 17, au lieu de " m'en rapportant à l'honneur," *lisez* " m'en rapportant à l'honneur Français."

Page 59, note, ligne 6, au lieu de " c'est surtout dans l'oubli total du passé qu'il cherche le remède," *lisez* " qu'il en cherche le remède."

Page 65, au lieu de " n'aurait exigé," *lisez* " n'avait exigé."

AVERTISSEMENT.

L'Avant-Propos que nous avons publié nous a valu quelques éloges, mais point d'encouragement. Nous hasardons néanmoins ce premier *Essai*, parce que nous en avons pris, en quelque sorte, l'obligation. Nous avons, peut être, mal expliqué notre intention dans la courte préface que nous avions jugée suffisante. Ce n'est point un Ouvrage Périodique que nous avons entrepris ; c'est une suite d'Essais dont les matériaux sont déjà réunis, et qui forment un corps d'ouvrage. En les publiant séparément, nous avons cru en faciliter la circulation ; nous avons cru que, pour ramener des esprits égarés, il fallait plutôt de la persévérance que de brusques efforts qui étonnent un moment sans ébranler ; nous avons cru que, dans cette épidémie invétérée, l'*Antidote* devait s'administrer peu à peu.

Nous n'avons jamais eu l'idée de faire de cet Ouvrage un objet de spéculation. Lorsque nous avons parlé de *Souscripteurs*, c'était un appel aux hommes qui, par inclination, ou par devoir, sont intéressés à faire prévaloir les principes que nous professons. Si l'on juge que les vérités que nous essayons de développer ne perdent pas trop de leur

force dans notre manière de les présenter, nous consacrerons volontiers notre temps ; mais c'est le seul tribut qu'il soit en notre pouvoir d'offrir. On sent assez qu'il serait illusoire de proposer aux imprimeurs le produit de la vente en Angleterre pour prix de leurs services: ce genre d'ouvrage est inutile ici seulement. Tout Anglais avoue les opinions que nous publions dans une langue qui lui est étrangère.

MM. Deboffe et Dulau ont bien voulu se charger des détails nécessaires ; on pourra souscrire chez eux pour tel nombre d'exemplaires qu'on jugera à propos ; et le second Essai sera livré à l'impression, avec la liste des souscripteurs, lorsque les frais seront couverts.

Si, comme il n'arrive que trop souvent aux écrivains, nous nous sommes exagéré l'importance de nos travaux, nous retournerons à nos occupations ordinaires avec la satisfaction d'avoir, autant qu'il était en nous, rendu volontairement hommage à la justice et à la vérité.

L'ANTIDOTE.

PREMIER ESSAI.

DE L'INFLUENCE QUE L'EMPEREUR RÉVOLUTIONNAIRE DE LA FRANCE EXERCE SUR LES PUISSANCES DU CONTINENT.

AVANT d'examiner la nature de l'influence que la France Révolutionnaire exerce sur l'Europe, il conviendrait, peut-être, de rechercher les causes de ce pouvoir d'opinion que quelques nations ont successivement possédé sur les autres. On pourrait expliquer, par là, les progrès étonnans des idées les plus révoltantes, dans les temps même les plus barbares, parmi des peuplades, toujours ennemies, isolées, en quelque sorte, les unes des autres, et ne respectant pas même dans l'étranger jeté sur leurs rivages, les droits sacrés du malheur. Ainsi, malgré les commandemens exprès dictés aux Juifs par

D

Dieu lui-même ; malgré la repoussante misantropie de leurs lois et de leurs mœurs, la gloire des vainqueurs deTroie accrédita parmi eux l'attentat le plus horrible ; et, peu après le sacrifice d'Iphigénie sur l'autel de Diane, Jephté osa outrager le Dieu vivant, au nom duquel il gouvernait, en lui immolant aussi sa fille *.

Un ouvrage passager n'admet point de ces recherches profondes ; mais cet exemple authentique peut apprendre à apprécier la force d'une opinion devenue populaire. Que si, malgré l'insurmontable barrière que le choix exclusif de Dieu semblait devoir mettre entre son peuple et les nations, si, malgré l'anathème prononcé contre tout rite étranger, l'opinion, dans cette circonstance, triompha de la nature

* An du monde 2817. Troie fut prise du temps de Jephté, l'an du monde 2820. Le sacrif[illegible] d'Iphigénie avoit eu lieu en Aulide, dix ans avant cet événeme[illegible] et conséquemment sept ans à peu près seulement s'étaient écoulés entre ces deux meurtres mémorables, et il faut des siècles pour faire triompher la vérité. Cette action atroce de Jephté embarrasse l'éloquent Bossuet : " Ce sacrifice ne peut être excusé," dit-il, " que par un ordre secret de Dieu, sur lequel il ne lui a pas plu de nous rien faire connaître."—*Hist. Univ. 1ère. partie, 2e. époque.*

même ; que ne doit-on pas craindre de la destructive influence des nouvelles doctrines qui flattent toutes nos passions, et dont tant de causes favorisent les progrès.

La distance qui sépare ces temps des nôtres, est énorme, sans doute ; mais dira-t-on que le commerce social, devenu plus intime, en soit moins contagieux ; ou que, dans ce siècle d'inquiète indocilité, les liens du devoir soient plus puissans que ne le fut, alors, l'influence d'une Religion Nationale, secondée de la nature ? Revenons à notre but, que la grandeur du sujet nous a fait perdre de vue.

Depuis que les relations politiques ont fait de l'Europe une grande société, il a été facile d'observer la prééminence que quelques Nations ont alternativement acquise sur les autres. Cette influence, établie, d'abord, par des succès militaires, s'est fait sentir, ensuite, dans les sciences, dans les arts, et dans les actions même de la vie privée, qui, par leur insignifiance, semblaient devoir y échapper.

L'Espagne en a joui long-temps ; et, tandis que sa politique maîtrisait l'Europe, les ouvrages barbares de ses écrivains triomphaient des productions du génie et du goût chez le Peu-

D 2

ple même qui en avait rallumé le flambeau *. Dans les champs de Rocroi, la France la dépouilla de cette souveraineté ; les brillans succès qui suivirent cette victoire, affermirent le nouvel empire, et les merveilles, en tout genre, que produisit le siècle de Louis XIV semblaient le rendre légitime. Ni les malheurs qui obscurcirent les dernières années de ce Monarque, ni la longue faiblesse de son successeur ne purent détruire cet ascendant, parce que, lors même que la Monarchie languissante semblait avoir perdu son rang parmi les Puissances, une secte, dont la France a été le berceau, avait acquis une nouvelle influence sur l'opinion, en la pervertissant : nous voulons parler de la prétendue philosophie moderne.

Malheureusement les esprits n'étaient que trop disposés à accueillir ces nouvelles doctrines. Enorgueilli par des connaissances acquises sans

---

* Leur goût (des Espagnols) dominait ainsi que leur politique ; et même en Italie, leurs comédies, ou leur tragi-comédies, obtenaient la préférence chez une nation qui avait l'*Aminte* et le *Pastor Fido*, et qui étant la première qui eut cultivé les arts, semblait plutôt faite pour donner des lois à la littérature que pour en recevoir.— *Voltaire, Préface Historique sur le Cid.*

peine, on négligea, pour les approfondir, les études pénibles des hommes estimables auxquels nous les devons : une lecture superficielle nourrît la vanité et favorisa la paresse ; on fit passer pour inspiration du génie, l'ivresse présomptueuse de l'ignorance étonnée de son propre savoir ; et l'indocilité d'esprit, qui en est la suite nécessaire, prit le nom de liberté. Bientôt, on mit en question tout ce que la sagesse des siècles passés avait regardé comme établi : de proche en proche, toutes les barrières que la Religion et les Lois opposent à nos passions, furent attaquées et regardées comme détruites : le Philosophe se crut libre, parce qu'il était sans frein ; seul juge de ses actions, les rapportant toutes à lui-même, il regarda comme permis, tout ce qui lui fût utile, et, au bout de sa carrière, il espéra trouver le néant, sans avoir même la triste consolation d'en être persuadé.

L'universalité de la langue Française favorisa les progrès de ces sinistres doctrines, et la France devint la seule patrie des hommes qui les adoptèrent. Avec quelles acclamations ces nombreux disciples n'ont-ils pas accueilli la Révolution qu'ils regardaient, avec raison, comme l'ouvrage de leur parti ! L'Europe entière en a retenti. Quelle adresse n'ont-ils pas mis, depuis, à

pallier les crimes des Révolutionnaires, à grossir leurs forces et leurs succès, et à décrier leurs ennemis! Mais quelle profondeur surtout, dans leurs desseins soutenus de trahir les Rois, en répandant, dans leurs Conseils, un esprit d'incertitude et d'erreur!

Où donc est ce bonheur que vous promettiez avec tant de confiance à l'espèce humaine? Répondez, nouveaux Législateurs du monde. Quels ont été les fruits de cet arbre de science, à l'ombre duquel nous devions recevoir en paix les leçons de la sagesse? Un esprit de fureur et de rage s'est emparé des malheureux que vous avez attirés sous son ombrage; voyez-les, haletant après le sang; la terre est jonchée de cadavres; on ne tombe que sur des corps morts; ceux qui ont survécu à ces terribles accès sont encore dévorés d'un poison secret; leur cœur est desséché; leur entendement est obscurci; le bonheur de l'innocence fait leur supplice, et s'ils dissimulent leur haine, c'est pour perdre avec plus de certitude.

Eût-on jamais pu croire qu'après les événemens terribles dont la France a été le théâtre, les auteurs de tant de calamités eussent réussi à séduire le monde de nouveau, sans employer d'autre artifice que celui du vulgaire meurtrier

qui, revêtu des dépouilles de sa victime, continue ses brigandages, à l'aide de ce déguisement? Faut-il donc rappeler ici l'histoire des bassesses et des forfaits, plus familiers que réfléchis, qui ont préparé l'élévation de Bonaparte? Mais si les hommes ont perdu le jugement, du moins, la mémoire leur reste; les faits sont trop récens, ils parlent trop haut; et nous sommes dispensés du pénible détail.

Qu'on se reporte par la pensée à l'époque de ces premières proclamations des Républicains: elles ne respiraient qu'humanité et modération; la moitié de l'Europe était ravagée, ou révolutionnée, qu'on y croyait encore. Les Rois semblent apercevoir à la fin le danger qui les menace, ils paraissent vouloir sortir de leur assoupissement; mais semblables à l'aveugle-né, dont les yeux s'ouvrent pour la première fois à la lumière, ils seront long-temps les jouets de vaines illusions, et maintenant, le monstre qui a troublé leur repos, échappe à leur vue incertaine, sous la forme nouvelle dont il est revêtu.

Où donc trouvent-ils le motif de leur sécurité? Le succès de la Révolution et les victoires des Républicains ont-elles donc diminué l'influence de la France? Ou croyent-ils qu'une

vaine cérémonie ait pu changer la nature du venin contagieux ? Comme si le couronnement d'un aventurier, qui croit s'égaler à eux, n'était pas un nouvel outrage fait à leur dignité ! Comme si son élévation qui les rassure, ne lui fournissait pas de plus puissans motifs et de plus grands moyens de faire triompher dans leurs Etats le droit de révolte par lequel il règne ! C'est ce qu'il faut développer.

Le caractère bien connu de M. Bonaparte suffirait pour justifier les plus sinistres appréhensions, parce que dans un Gouvernement aussi Despotique que le sien, les caprices du maître sont les lois de l'Etat. Que sera-ce si son intérêt s'accorde avec ses passions, et si le besoin de conserver son pouvoir ne lui laisse que le choix des crimes qui peuvent le consolider, parce qu'ils l'ont établi ? Chaque degré de son élévation n'est-il pas marqué par un forfait ?

Enfin il règne : mais l'éclat emprunté dont il s'environne contraste trop fortement avec l'obscurité dont le hasard l'a tiré ; sa grandeur doit être nécessairement outrée, parce qu'elle ne saurait être naturelle ; il faut que la terreur écarte le ridicule. C'est la crainte du mépris, qui cause sa pointilleuse inquiétude. La moindre opposition à ses vues excite sa fureur, et la

haine implacable grave dans son cœur le souvenir de l'injure supposée ; il n'est pas assez grand pour négliger, ou pardonner la plus légère offense ; et les Rois souffrent qu'il soit assez puissant pour se venger ! Quel est cependant celui des Souverains qui puisse se flatter d'avoir évité son ressentiment malgré la patiente souplesse de sa diplomatie. Le contraste entre leur titre héréditaire et le sien, n'est-il pas à ses yeux un outrage continuel ? La haine et l'ambition lui feraient une loi de les détruire, quand bien même la situation de la France ne lui en imposerait pas l'obligation.

On peut se rappeler comment il a employé les momens de tranquillité que le Traité d'Amiens lui avait donnés. La Suisse et la Hollande lui ont été asservies ; l'Allemagne partagée ; l'Angleterre, l'Irlande, l'Inde, le Levant inondés de ses agens. C'étaient là les précurseurs envoyés pour préparer les glorieuses destinées qu'il annonce aux Français. Il veut diminuer la honte de leurs fers, en multipliant le nombre de ses esclaves, parmi lesquels ils auront le premier rang. Ce n'est que par le bruit des armes qu'il peut étouffer leurs plaintes; ce n'est que par le bouleversement de l'Europe et par la pompe des triomphes, qu'il peut affai-

blir le sentiment de leur misère et de leur dégradation.

Mais les grandes Puissances se croient à l'abri du danger par leur éloignement, ou par la force de leurs armées, et, surtout, parce qu'elles croient n'avoir plus rien à redouter du Prosélytisme Révolutionnaire. Comme si les distances ne disparaissaient pas dans un système d'ambition qui embrasse le globe entier; comme si par la conquête de la Hanovre et la destruction de l'Empire Ottoman, dont Bonaparte avoue hautement le dessein, les frontières les plus vulnérables de tous ces empires ne lui étaient pas ouvertes. Quelle résistance opposeront vos armées à ce torrent grossi dans son cours?

L'assurance, également fausse, que les Rois fondent sur l'annihilation supposée de l'Esprit Révolutionnaire, est, peut-être, encore plus funeste; et il est aisé d'en expliquer les motifs. Il est peu d'âmes assez fortes pour envisager d'un œil fixe le retour du péril auquel elles viennent d'échapper. La plupart se laisse séduire par les premiers présages d'un calme trompeur; c'est ainsi que le timide pilote bénit la lueur blafarde du soleil qui devrait lui annoncer le redoublement de la tempête.

Bonaparte a sacrifié, il est vrai, à ses crain-

tes les assassins à gages pris au commencement de la Révolution dans les prisons de Paris, comme il a écarté ceux qui pouvaient lui disputer le premier rang ; mais il garde auprès de lui ceux qui organisaient et payaient les massacres auxquels il a pris tant de part ; il garde auprès de lui ceux qui ont dirigé les différens Gouvernemens Révolutionnaires, et qui ont fondé ces sociétés affiliées qui unissent en corps les Révolutionnaires épars dans l'Europe : il réserve leurs utiles fureurs pour renverser les trônes qui subsistent encore. Croyez-vous que ces *meneurs* de la Révolution voient sans frémir de rage *l'enfant gâté du Jacobinisme* recueillir tous les fruits du sanglant héritage, tandis qu'il leur vend chèrement une subsistance précaire ? Semblables dans leur soumission forcée à l'animal farouche qu'on dresse à la chasse dans les climats de l'Est, ils obéissent à la voix de l'homme, ils le flattent en rugissant, prêts à le déchirer lui-même, s'il ne leur fait trouver une proie. Ne retrouvez-vous pas dans l'assemblage bizarre qui l'entoure, les assassins de Louis XVI, les membres de cette exécrable assemblée qui rédigea en code constitutionnel les maximes de l'anarchie ? Voyez par quels excès de bassesse et d'infamie ces autres s'efforcent de faire oublier l'avantage

de leur naissance et leur éphémère loyauté. Ce n'est que parmi eux qu'a pu se rencontrer l'homme qui livrât le Duc d'Enghien au supplice. Le clergé vient récemment de fournir une autre classe de Conseillers Courtisans, et le rang mondain de ces Princes de l'Eglise est réglé par les nuances de leur apostasie.

Bonaparte réunit ainsi les moyens les plus variés de séduire les peuples et de prévaloir contre les Rois. D'une part, les transfuges de la Royauté s'efforcent de donner l'apparence d'une Cour régulière à cet amas de vulgaires aventuriers; ils parlent avec complaisance de la surprenante métamorphose que leurs leçons ont opérée. On les envoie dans les Cours étrangères, renouer des liaisons formées dans des temps plus heureux; et par l'appât d'un changement de fortune, ils attachent aux intérêts de leur maître, le dissipateur, l'homme cupide et impatient du travail, l'ambitieux condamné à une obscurité méritée qui fait son tourment. D'un autre côté, des agens plus obscurs s'adressent aux Peuples et aux soldats; émissaires d'un despote, ils les préparent à la révolte au nom de la liberté; et ces malheureux sont encore prêts à les suivre aveuglément, pourvu qu'ils entendent prononcer ce mot qui les séduit.

Ces faisceaux épars de gloire que Bonaparte a recueillis avec tant d'industrie et qui entourent maintenant un diadème, servent encore à éblouir. Cette gloire qui a coûté tant de larmes et tant de sang ; cette gloire qui ne lui est pas plus particulière qu'aux autres Généraux, les malheureux la préfèrent à la monotonie du tranquille bonheur. Quels Princes peuvent soutenir la comparaison ? Que peuvent-ils répondre à leurs Peuples surchargés d'impositions pour payer les tributs qui attestent la supériorité du Tyran ?

On pourrait croire ces divers moyens de nuire irréconciliables, si un ordre d'hommes, sur lequel Bonaparte semble fonder maintenant ses plus grandes espérances, n'offrait lui-même la réunion de contradictions plus révoltantes. Bonaparte n'a-t-il pas obtenu l'assistance de la religion sans rompre son premier pacte avec l'impiété ? Nulle profession de foi n'a précédé la cérémonie sacrilége de son Sacre. Comme Napoleon il jouit des avantages que lui donne le Concordat Romain, tandis que les Philosophes continuent à considérer comme leur protecteur, l'auteur de l'admirable proclamation qu'il adressa aux Egyptiens, sous le nom d'Ali. Ils lui savent même gré d'avoir avili,

dans ses Ministres, une religion qu'ils détestent, et de s'en être servi pour faciliter l'établissement de la grande Monarchie Révolutionnaire.

Ce n'est pas en France * que Bonaparte peut espérer de recueillir les plus grands avantages de la soumission du Pape. Le flambeau de la foi, éteint dans ce malheureux pays, ne peut s'y rallumer à l'ordre exprès d'un Despote, et pour servir ses vues; mais quelle influence ne va-t-il pas acquérir sur les Peuples attachés à la Religion Romaine, † surtout après le CONCORDAT de l'Allemagne et celui de la Suisse! Que de moyens il réunira d'inquiéter les Gouvernemens où cette croyance est la dominante? Dans les pays où elle est seulement tolérée, le mécontentement, suite de l'inégalité des droits,

---

* Le plus grand avantage que Bonaparte retire dans ce moment du Ministère de ces indignes Prêtres, est l'espionnage qu'ils exercent trop heureusement dans les familles où ils parviennent à s'introduire. Des nouvelles récentes les représentent comme infiniment dangereux pour quiconque cherche un asyle contre les persécutions du tyran.

† Des gens qui connaissent l'Espagne attribuent en partie le retour de l'influence Française qui avait paru diminuer dans ses conseils, à l'exemple du Pape—exemple tout-puissant chez un peuple superstitieux.

portera naturellement les Catholiques Romains à tourner leurs regards vers le prétendu Protecteur de l'Eglise. Dans les contrées, enfin, où cette Religion est opprimée, comme dans le Levant, les Chrétiens Latins regarderont Bonaparte comme leur Souverain légitime : leur petit nombre, il est vrai, les rend peu dangereux ; mais la réunion projetée des Eglises Grecque et Latine lui donnera bientôt le même ascendant sur tous les Chrétiens de l'Empire Ottoman. Le Pape se prêtera avec empressement à ce plausible arrangement, et la souplesse de son caractère lui fournira aisément les moyens de faire disparaître une légère différence dans le dogme, qui échappe presque à la subtilité de la Théologie ? Que deviendra dès lors l'ascendant de l'Empereur de Russie ? Il a dû s'apercevoir déjà que, sans l'assistance d'une force imposante, l'influence habituelle de la Religion dont il est le protecteur, ne pouvait triompher des principes Français répandus parmi les habitans des Sept Iles ; tant une opinion dominante maîtrise les hommes ! Comment pourra-t-il s'opposer à une réunion, dont le but spécieux sera la gloire de Dieu et la paix de la Chrétienté ? Comment fera-t-il concevoir aux Peuples prévenus, que le souffle empesté de l'impie peut

changer en poison mortel les fruits les plus salutaires ?

Lorsque ces différens germes de révolte viendront à se développer, on n'aura pas à craindre, il est vrai, de voir se reproduire ces Républiques à noms bizarres, vains hochets d'un Peuple en démence. On sait maintenant où doivent aboutir ces Révolutions commencées au nom de la liberté : leur marche en deviendra plus rapide. La soif contagieuse du pouvoir excitera de nombreux aventuriers à se servir, pour s'élever, des fureurs des Peuples, et de l'appui de Bonaparte : il deviendra leur SUZERAIN et ils régneront par lui. Satisfait, et rassuré par la prééminence du crime, il n'appréhendera ni reproches, ni opposition de la part de ses VASSAUX. Doutez-vous, ô Rois, que l'Usurpateur ne soit intéressé à favoriser des changemens qui rendraient son pouvoir inébranlable et feraient de sa volonté la loi de l'Europe ; et n'en possède-t-il pas les moyens ? Il est possible, cependant, que la fidélité de vos armées vous rassure, malgré l'exemple du soldat Français; tant l'esprit d'illusion s'est emparé de vous. N'avez-vous donc autour de vous ni étrangers, ni mécontens ? Dans cette classe d'hommes estimables, mais voués à la gloire et

à l'ambition, manque-t-il de caractères sourcilleux qui regardent vos plus grands bienfaits comme au-dessous de leurs services ? Ils ont bravé la mort pour vous, ils s'y exposeront pour satisfaire leur ambition ; l'exemple de Bonaparte et son influence ont mis le trône à la portée de tout audacieux. D'ailleurs n'avez-vous pas accueillis, dans vos cours, ces apôtres de sédition qui ont préparé les malheurs de l'Europe ? A votre exemple, vos Courtisans, vos Généraux se sont fait gloire d'avouer les principes qui dégagent l'âme des liens vulgaires du devoir. Lorsque l'effet de la corruption retombera sur vos têtes, pourrez-vous vous plaindre de la terrible rétribution de la Providence ?

Comment se fait-il que, malgré sa publicité, la conduite de Bonaparte ne dessille pas tous les yeux ? On sait quel accueil distingué reçoivent à sa cour les mécontens de tous les pays : on connaît ses appels fréquens aux Peuples, et ses efforts pour leur faire envisager un intérêt séparé de celui de leurs Souverains * ; il ira jus-

* Voyez entr'autres le manifeste contre le Roi de Suède. Les Ministres de Sa Majesté Catholique, suivant l'exemple de Bonaparte, ont aussi fait un appel particulier à la nation Anglaise en déclarant la guerre à son Roi. Le mal gagne.

que dans les familles des Princes chercher des hommes propres à devenir les instrumens de ses projets; et ceux qui connoissent les Cours de l'Allemagne y trouveront des exemples que le respect nous empêche de citer.

Que si nous passons de cet examen général des dangers communs à tous les Rois, à celui des périls particuliers qui menacent—tel, ou tel Empire, nous découvrirons de nouveaux sujets d'épouvante. Nous ne parlerons ici ni de l'Espagne, destinée, selon toute apparence, à devenir la première victime, ni des pays plus immédiatement assujettis à la France, ni enfin des Puissances secondaires, forcées de suivre, quelle qu'elle soit, l'impulsion des grands Etats qui les avoisinent. Il existe encore sur le Continent trois Empires que leur force physique maintient après la destruction totale des droits, et nous bornerons nos observations à la Russie, à l'Autriche et à la Prusse.

La Russie, par son éloignement du volcan, semblerait être le seul pays à l'abri des secousses; l'Empereur est révéré par ses anciens sujets comme un dieu sur terre *; les semences

* Ceci n'est point une exagération, et l'attachement des Russes pour leur Souverain est accompagné d'un sen-

de sédition ne sauraient fructifier chez un tel peuple. Mais la Russie est le théâtre de fréquentes révolutions de Cour, et St. Pétersbourg est le point de réunion des agens les plus déliés, les plus polis et les plus corrompus que possède la diplomatie Française*. Si le courage et la persévérance de Sir Sidney Smith n'eussent sauvé St. Jean d'Acre, la Russie, malgré son formidable pouvoir, n'eût pu empêcher la prise de Constantinople par une armée Française, entraînant en tourbillon après elle les peuplades qui errent dans les plaines de la Syrie. La Russie croit-elle que Bonaparte abandonne jamais ce projet, à la fois, gigantesque et facile?

Parmi les nouveaux sujets de la Russie, les Polonais, ne seront, peut-être, pas plus à craindre pour elle que leurs compatriotes pour l'Autriche et la Prusse; mais les contrées qu'elle a réunies à son Empire, au Sud-Est et à l'Est, sont habitées par une race guerrière, impatiente du frein, et ennemie de ses lois par fanatisme. Les Tartares voient auprès d'eux leurs frères du Dé-

---

timent religieux, qu'on pourrait attribuer peut-être à l'influence des mœurs Asiatiques.

* C'est là surtout qu'on envoie les *diplomates* pris dans un sexe, de tout temps, utile à la France dans ses négociations.

sert et de la Grande Bukarie vivant indépendans, ou soumis volontairement à leur antique Gouvernement Patriarchal. Ces peuples ont, à plusieurs époques, étonné le monde par la rapide facilité avec laquelle ils s'unissent sous les drapeaux d'un seul chef. Croit-on ces temps moins favorables à l'imposture que le règne de CATHERINE II? Pugattcheff * ébranla cependant son trône. Quels avantages n'offriraient pas ces contrées aux agens Musulmans d'Ali, parlant contre un Empereur Chrétien, au nom de Mahomet et de la liberté ! Qu'on regarde cette idée comme le produit d'une imagination échauffée; mais la Russie n'a-t-elle pas éprouvé, à différentes époques, la fureur des Tartares? Est-il un projet invraisemblable pour Bonaparte ; n'a-t-il pas essayé de révolutionner la Chine pour en exclure les Anglais? Et, d'ailleurs, celui-ci peut-il oublier jamais le dernier tribut payé à la mémoire du Duc d'Enghien ? Et le Cabinet de St. Pétersbourg ne sait-il pas, enfin, par les Mémoires qui lui

---

* Pugattcheff n'était qu'un Cosaque du J[illegible]ik, qui fut exécuté ; mais ses premiers succès, rendus inutiles par son incapacité, prouvent, du moins, la possibilité de l'entreprise.

ont été remis sur la conquête de l'Inde, que ces contrées sont bien connues des Français ?

Si la Russie peut craindre les suites du bouleversement universel, à quoi doivent s'attendre l'Autriche et la Prusse ? La Prusse est redevable de sa grandeur au génie de Frédéric II. Mais Frédéric, eût-il, après une paix déshonorante, accepté les inglorieuses dépouilles de ses faibles voisins qu'il aurait protégés pendant la guerre ? Les eut-il acceptées, en vertu d'un arrangement inique qui sape la base de tout droit territorial ? Frédéric, ayant grossi outre mesure, le nombre de ses sujets, de Polonais, ennemis de tout Gouvernement, et d'Allemands qui détestent le régime de la Prusse, eût-il favorisé l'accroissement d'un pouvoir fondé sur une rébellion ? Eût-il souffert que la Hollande, si nécessaire au commerce de la Prusse et à la sûreté de ses Etats de Westphalie, eût été assujettie à la France, et fût devenue dans les mains de Bonaparte une place d'armes d'où il menace les frontières de ses possessions éparses. Frédéric, après s'être déclaré le protecteur du Nord de l'Allemagne, eût-il souffert qu'une armée révolutionnaire osât s'établir dans l'Electorat de Hanovre, et mit à contribution les faibles Etats qui ont été de tout temps sous la

protection immédiate de la Prusse? Frédéric eût, sans doute, vengé l'outrage fait à un Ambassadeur accrédité auprès de lui, mais il ne se fût jamais mis dans le cas d'appréhender les suites d'un ressentiment légitime, faiblement exprimé: Frédéric ne se fût pas réduit à l'humiliante situation de ne pouvoir être juste impunément. Que servira cependant à la Prusse la politique tortueuse de ses diplomates, lorsque Bonaparte jugera convenable de la punir pour ce seul acte de résistance à ses caprices? Les armées Françaises ne sont-elles pas dans le cœur des Etats Prussiens, ne menacent-elles pas la capitale? Mais l'aventurier Corse est l'ami du neveu de Frédéric! Amitié funeste! l'Espagne et la Hollande reçoivent aussi de lui ce titre de prédilection.

Le Cabinet de Berlin se croit cependant animé par le génie de Frédéric parce qu'il a hérité aveuglément de son inimitié raisonnée contre l'Autriche; les Ministres Prussiens songent encore à la Silésie; ils voyent, en s'applaudissant de leur sagesse, l'Autriche environnée comme dans un cercle par les avant-postes des révolutionnaires. La Bavière, la Suisse, l'Italie, les insurgés de la Turquie la menacent, ou l'inquiètent sur tous les points à la fois; ils obser-

vent, en même temps, avec joie, la modération qu'elle affecte pour cacher ses craintes, et ses efforts inquiets pour habituer, ou réconcilier à son joug, les peuples qui ont peine à s'y faire, ou qui sont las de le porter. Il est inutile d'ajouter que la jalousie est mutuelle entre ces deux Cours. Qu'est devenue cette élévation d'âme de l'Autriche qui ne pouvait souffrir un égal ? Qu'est devenue la magnanimité de Frédéric, fort de son courage et soutenant l'honneur de sa couronne contre les efforts de l'Europe liguée pour l'avilir ? Aveuglées par leur haine héréditaire, ces deux Puissances n'existent que par ce sentiment, et ne voyent qu'elles seules dans l'Europe ébranlée. Attendent-elles que le dévastateur leur abandonne les squelettes décharnés de quelques nouvelles victimes ; et mesurent-elles leur grandeur relative par le nombre des mécontens qu'elles réunissent forcément à leur Empire ? Cependant le premier de ces Souverains que la France attaquera au milieu de ses coupables espérances et de ses vaines jalousies, se verra, dès la première campagne, forcé d'abandonner sa capitale ; l'instant approche ; Bonaparte se voit forcé d'employer hors de la France les conscrits réfractaires ; et l'avide vétéran a perdu l'espoir d'arriver dans la terre pro-

mise dont l'Océan le sépare. Le glaive est déjà levé sur leurs têtes; et ils disputent encore ! N'espérez pas que la grandeur du péril réunissent ces rivaux pour leur défense : chacun d'eux périra satisfait s'il périt le dernier. Dans leur délaissement mérité, ils auront peut-être recours à la puissante médiation de la Russie ; ils apprendront pour lors, par leur ruine, que le tigre ne lâche pas sa proie sur de vaines remontrances.

Malgré l'aveuglement qui accompagne le règne des passions, il est impossible que la Prusse et l'Autriche n'aperçoivent, au moins en partie, le danger qui les menace ; elles ne sauraient se reposer sur la foi des traités trahie aussi souvent que donnée. Le caractère et la situation de Bonaparte sont bien tels que nous les avons représentés. La Prusse et l'Autriche sont les deux seuls voisins qui puissent, chacun séparément, lui fournir l'occasion d'employer ses troupes et de détourner de sa personne l'attention de ses nouveaux sujets, étonnés de l'être. Une guerre défensive serait presqu'aussi fatale à l'une ou à l'autre, qu'à Bonaparte lui-même ; mais il sent la nécessité de les attaquer, et elles songent au plus à se défendre. Leurs Souverains comptent-ils donc sur la mort pour dernière ressource?

Espèrent-ils que le bras d'un Français, ou le ciel même miséricordieux jusque dans ses châtimens, délivrera enfin le monde de ce fléau? Mais sont-ils préparés pour les événemens qui doivent s'en suivre? N'ont-ils pas les mêmes excès à redouter de l'aventurier quelconque qui remplacera celui-ci? Ont-ils, en un mot, préparé le retour du Souverain légitime, seul remède à tant de maux? Le Français le plus fidèle, attaché au sol qui l'a vu naître, ne verrait que des ennemis dans les troupes étrangères qui envahiraient la France sans le consentement de son Roi, et sans l'intention hautement prononcée de le rétablir. Voulez-vous que ces malheureux, si souvent victimes de votre machiavelisme, sacrifient eux et leurs familles pour favoriser vos vues intéressées, et vous livrent leur pays à discrétion? On leur reproche leur soumission forcée à un Usurpateur! Et n'a-t-on pas constamment empêché la voix de Louis de parvenir jusqu'à eux? Encore aujourd'hui, si ses intentions * étaient connues du peuple et de

* Qu'on juge, par exemple, de l'effet qu'eût produit l'extrait qu'on va lire, sur l'armée Française, et de celui qu'il produirait encore si, comme nous l'avons répé-

l'armée, les Français attroupés, sans être réunis, autour de Bonaparte, par l'incertitude de l'ave-

---

té si souvent, les malheureux Français avaient un point de ralliement ; c'est le Roi qui dicte à ses serviteurs les paroles qu'ils doivent adresser à l'armée, et nous espérons ne pas déplaire à Sa Majesté en citant quelques passages d'une pièce officielle, écrite il y a long-temps.

" Vous direz à l'armée Française : Que je conserve-
" rai leurs emplois, leurs grades, solde et appointemens
" aux généraux, officiers, bas-officiers et soldats qui con-
" tribueront au salut de l'état, en contribuant au réta-
" blissement de la Monarchie et du légitime Monarque ;
" que ceux qui se signaleront par leur zèle et leur cou-
" rage en faveur de ma cause, inséparable des intérêts de
" mon peuple, obtiendront de l'avancement et des ré-
" compenses proportionnées à leurs services ; *que je ren-*
" *drai aux réquisitionnaires et aux conscrits que la vio-*
" *lence a traînés sous les drapeaux, la liberté de retour-*
" *ner dans leurs foyers,* m'en rapportant à l'honneur
" pour les retenir à l'armée aussi long-temps que l'Etat
" aura besoin de leurs services. Enfin, que voulant rendre
" à la profession des armes, véritable origine de la No-
" blesse, toute la considération qui lui est due et que
" l'esprit national y attache, *j'abolirai les deux règlemens*
" *aussi injustes qu'impolitiques, dont l'un affectait à la*
" *Naissance les places d'officiers, et l'autre confinait dans*
" *le grade de lieutenant, le soldat que son mérite seul y*
" *avait élevé ; car je n'oublie pas que parmi les Condé, les*
" *Turenne, les Luxembourg, la Monarchie a produit des*
" *Fabert, des Catinat, des Chevert ; et que la Révolution*

nir, se rangeraient en foule sous les drapeaux d'une puissance amie, s'ils étaient unis à l'étendard de la France.

Oublions, s'il le faut, la Révolution et ses principes toujours actifs, mais trop effrayans encore pour être bien appréciés. Considérons seulement Bonaparte comme un soldat heureux parvenu à établir le pouvoir le plus Despotique dans un pays qui, placé au centre de l'Europe, y exerce la plus grande influence. Quels malheurs n'appréhenderait-on pas si la Turquie, dans la même situation, possédait les mêmes ressources ? Jadis la Chrétienté entière s'est liguée contre elle. En Turquie, cependant, il existe des bornes que ni le Prince, ni le Peuple n'osent franchir ; la religion tempère la fougue d'un Despote, et le respect pour le sang Ottoman a long-temps empêché, et arrête, même à présent,

---

" *même lui en donnera de nouveaux non moins propres à*
" *illustrer ses armes, etc. etc. etc.*"

Les intentions de Sa Majesté sur les autres objets sont d'une nature aussi conciliante, il ne *fait point de distinction entre ses serviteurs du dehors et ceux du dedans.* C'est surtout dans l'oubli total du passé qu'il cherche le remède, et les plus grands coupables même peuvent être assurés du pardon qu'ils se seront efforcés de mériter.

les progrès de l'anarchie toujours contagieuse pour les Peuples voisins. Mais est-il rien en France qu'on puisse opposer aux caprices de celui qui s'y fait maître ? Croit-on, d'un autre côté, que le profond respect que l'*auguste* famille doit inspirer à un Peuple moqueur, puisse fixer son inconstance naturelle, et les Français peuvent-ils découvrir la tige majestueuse de la nouvelle dynastie qu'on leur promet dans ces sauvageons transplantés de la Corse ? N'est-il pas évident qu'en France le Tyran et le Peuple n'ont d'autre frein que la crainte qu'ils s'inspirent mutuellement ? On espère cependant trouver le repos dans le voisinage d'une nation qui, forcée d'exister hors d'elle-même, ne peut se mouvoir que par secousses.

Dans un siècle frivole, les leçons que fournit l'histoire des temps passés, sont ou méprisées, ou étrangement perverties. Ayons cependant le courage d'y chercher le présage de l'avenir.

Une haine mutuelle divisait dans Rome les deux ordres de l'Etat, et Rome se vit forcée d'employer à subjuguer le monde ses inquiets citoyens, toujours prêts à déchirer ses entrailles. Loin de nous l'idée de comparer les Français

aux Romains ; loin de nous l'idée de renouveler ces travestissemens Révolutionnaires dans lesquels NAPOLEON lui-même se trouva métamorphosé en BRUTUS. L'instinct imitatif du singe ne s'élève pas à la dignité de l'homme. Mais continuons et contemplons l'Empire Romain obéissant à un seul homme. Les premiers Empereurs comptaient parmi leurs ancêtres les dieux protecteurs de la République. De génération en génération cette illustre origine ne s'était pas démentie, et l'éclatant génie de CÉSAR rendait superflue cette gloire héréditaire que la sienne seule pouvait surpasser.

Malgré tant de titres qui sembleraient justifier l'usurpation, si rien pouvait la rendre légitime, malgré sa politique profonde, malgré sa popularité affectée, et ses offres répétées d'abdiquer l'Empire, AUGUSTE ne put assurer sa tranquillité qu'en troublant celle de ses voisins. Le monde civilisé ne lui offrait que des sujets ; il alla dans des contrées jusqu'alors inconnues chercher des ennemis qui occupassent l'inquiète valeur de ses soldats ; et les Romains qui, par ses ordres, envahissaient la Germanie loin d'y voir une conquête utile, s'étonnaient que ses rudes habitans pussent aimer cette horrible pa-

trie*. AUGUSTE conseilla, il est vrai, à son successeur de rappeler les armées dans l'Empire: et les séditions qui éclatèrent après sa mort, trahirent la haine secrète qui avait dicté cet avis †. TIBERE cependant préfera la conduite d'AUGUSTE à ses avis; il se servit, pour apaiser ces révoltes, du seul moyen que fournisse le despotisme militaire, et la Germanie fut de nouveau envahie.

Nous ne suivrons pas en détail les actions des monstres dont l'Empire Romain se vit successivement le jouet par le caprice des soldats; sans doute, dans ces temps malheureux, leur fin tragique, leur affreuse existence, fourniraient un sujet de triste consolation à un peuple opprimé, et justifieraient le ciel que la félicité trompeuse des Tyrans semble accuser; mais il nous suffira de remarquer pour notre sujet que tant que le pouvoir des Empereurs a duré, ils ont cherché, dans des guerres et dans des intri-

---

* *Quis porro . . . Germaniam peteret? Informem terris, asperam cœlo, tristem cultu aspectuque, nisi si patria sit.* Tacit. Mor. Germ.

† *Addideratque consilium, coercendi intra terminos imperii, incertum metu an per invidiam.* Tacit. Ann. Lib. I.

gues étrangères, la tranquillité précaire que comportait leur gouvernement orageux, parce que, encore une fois, ils n'avaient pas à choisir.

Qu'on s'attache à trouver quelque différence dans les temps, dans les mœurs des deux Peuples, ou dans la situation des deux Empires ; l'esprit des deux gouvernemens n'en est pas moins le même : c'est toujours un Despotisme militaire où la force est devenue le seul droit ; et, sans parler ici de la redoutable activité que l'esprit Révolutionnaire et le caractère du Despote ajoutent à ce turbulent gouvernement, le bons sens suffirait seul pour faire appréhender les événemens que l'expérience nous apprend à prévoir.

On nous opposera, sans doute, les sentimens pacifiques que Bonaparte affecte dans ce moment ; mais nous n'avons pas prétendu dire qu'un armistice ne pût, dans de certaines circonstances, favoriser ses sinistres projets ; et telle est précisément la situation dans laquelle il se trouve maintenant. Il chancelle après le bond qui l'a placé au sommet ; il lui faut un moment pour s'y affermir ; il ne peut plus détourner les puissances du Continent d'une alliance avec l'Angleterre, en leur représentant sa chute comme prochaine et inévitable. Ses frêles esquifs,

propres au plus à une surprise de pirates, et ses marins intrépides dans le port sont la risée de notre armée navale : ses profusions, suite nécessaire de son aventurière pauvreté, ont épuisé ses finances. Une trève lui fournirait les moyens de réunir une armée capable de les rétablir par les dépouilles de quelques-unes des contrées vouées au pillage : il est, en outre, étonné lui-même de ses derniers excès ; il craint d'avoir réveillé les Rois dans la bruyante ivresse de sa prospérité, et il cherche à les endormir de nouveau pour les surprendre.

Malheur à celui qui accepte la trompeuse amitié de l'impie violateur des droits les plus sacrés ! Ses propositions spécieuses servent à colorer le fiel que sa bouche distille : ses traités couvrent l'abîme qu'il creuse sourdement sous les pieds de ses victimes, " *il faut*, dit-il, *couvrir les traités d'un crêpe noir* *." Il dit vrai : le sombre de la mort doit caractériser ces actes funéraires avant-coureurs de la dévastation de l'Europe.

---

* Ce sont les paroles de Bonaparte dans la scène mémorable qu'il fit à Lord Whitworth au palais des Thuileries.

Quelle paix, d'ailleurs, pourrait faire l'Angleterre, et quelles raisons peuvent déterminer le Continent à demeurer spectateur tranquille et intéressé des événemens? Bonaparte n'avoue-t-il pas hautement la ferme résolution de garder ses usurpations, et de maintenir sa tyrannique influence *? N'a-t-il pas déclaré déjà † que *son honneur* était intéressé à l'accomplissement de ses jactances? Que croire, ou des déclarations faites par son *auguste personne*, comme il le dit lui-même, ou des bénignes protestations de son Ministre? A-t-il été conclu un seul traité avec la France révolutionnaire qui n'ait été fatal, ou du moins illusoire? Avec quelle impudence ce même Bonaparte s'est joué de la générosité de l'Empereur Paul, qui, satisfait de sa vaste puissance, n'aurait exigé de conditions avantageuses que pour le faible opprimé: *ce sont des misères que vous auriez dû prévoir* ‡, dit-il, froidement en parlant de la réunion du Piémont. C'est peu de tromper les Rois, il les brave.

* Voyez le rapport de Champagny et le discours de Bonaparte lui-même.

† Voyez sa conversation avec Lord Whitworth.

‡ Ibid.

Tel est cependant le pouvoir de l'espèce de fascination qui suspend dans ce moment toutes les facultés des Princes, qu'ils négligent les avis que Bonaparte leur donne lui-même ; c'est en vain que sa bouche trahit les noirs secrets de son âme ; c'est en vain que ses agens imitent son inconséquente vanité. Ils ressemblent au voyageur égaré dans les forêts fangeuses du nouveau monde ; immobile de frayeur, à la vue du redoutable reptile qui porte la mort, les yeux fixés sur ses yeux étincelans, il n'entend pas le bruit des SONNETTES qui annoncent son approche progressive.

Leurs conseillers paraissent, d'un autre côté, étrangers aux temps dans lesquels ils vivent ; ils se consument en travaux Diplomatiques, que le Tyran détruit en un clin d'œil, par une saillie d'emportement. Trompés dans leurs premiers pronostics sur la Révolution, ils redoutent toute mesure décisive ; ils s'efforcent de paraître vigilans et réfléchis ; ils sont inquiets et irrésolus. Au lieu de rendre aux Révolutionnaires haine pour haine, outrage pour outrage, et de faire ainsi réfléchir sur eux la terreur qu'ils inspirent, ils semblent ne calculer la probabilité de leurs forfaits que pour prolonger leurs interminables négociations. Quels fruits cependant ont-elles

produits jusqu'ici ? Si l'on en excepte Sir George Rumbold, quelle victime ont-elles sauvée ? Quel avantage l'Europe a-t-elle retiré de ces traités ambigus *, où les deux parties, d'accord seulement pour se tromper, redoutent l'une et l'autre une explication franche ; l'une par astuce, l'autre par pusillanimité ? Depuis celui d'Amiens, qui désarma momentanément l'Angleterre, a-t-on vu se réaliser une seule des espérances qu'on avait si légèrement formées ? Comparez le pouvoir de Bonaparte, tel qu'il était alors, et tel qu'il est maintenant ; puis comptez sur des traités pour rétablir la balance et la tranquillité de l'Europe. Mais attendez la fin de ces arrangemens de famille qui doivent concentrer davantage dans ses mains les ressources dont il a besoin pour compléter le GRAND ŒUVRE. Déjà les Souverains de la Hollande et de la Lombardie sont désignés ; les Trônes qui restent encore à la Maison de Bourbon, sont regardés

* " Comme ils ne faisaient jamais la paix de bonne foi, et que, dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étaient proprement que des suspensions de guerre, ils y mettaient des conditions qui commençaient toujours la ruine de l'Etat qui les acceptaient."—*Montesquieu, Grandeur et Décadence des Romains*, chap. VI.

comme un patrimoine dont la nouvelle Dynastie est injustement privée ; et dans ce vaste projet, Rome et le Portugal méritent à peine un moment de considération *. Si le sort des Rois, vos alliés, ne vous touche pas, songez, du moins, à contrebalancer les forces réunies de la moitié de l'Europe, alimentées par les ressources du Nouveau Monde. Espérez-vous que la satiété de l'ambition amenera le repos ? Eh ! qu'est-ce qui peut satisfaire les désirs désordonnés d'un aventurier que la couronne de France n'a pu

* Il paraît certain que les projets sur l'Espagne en faveur de Lucien, qui avaient été abandonnés quelque temps, sont de nouveau en agitation. Ceci peut expliquer son refus de la Couronne de Lombardie, et la nomination de Joseph est une suite de cet arrangement. Le Prince de la Paix est, dans les mains de ces intrigans, un instrument qu'ils briseront à plaisir, quoiqu'il les serve maintenant avec le zèle aveugle que donne une *nouvelle réconciliation*. On a honte de rapporter des extravagances, surtout lorsqu'il semble arrêté qu'on ne croira aux événemens qu'à mesure qu'ils viendront surprendre par leur nouveauté. Mais nous pourrons donner d'autres détails sur ces projets, si nous continuons cet ouvrage. Qu'on se demande cependant, si la sagesse consiste à juger des actions d'un homme en démence par les règles de la prudence, ou même du bon sens. Voyez où il est, et regardez d'où il est parti.

contenter ? Ne voyez-vous pas, d'ailleurs, qu'il chancelle dans l'inaction, et que la rapidité du mouvement peut seule empêcher sa chute *.

On vous fait envisager ce monstrueux pouvoir comme un léger accroissement à la puissance que possédait la Maison de Bourbon, et on veut vous porter à croire que le changement de Dynastie (car vos Conseillers ont aussi adopté ce mot) n'influe en rien sur vos anciennes relations politiques. Remarquez cependant que vous pourrez voir un Usurpateur se servir avec justice contre vous-mêmes de cette doctrine que vous encouragez ; et songez, en même temps, que les hommes qui vous tiennent ce langage sont les mêmes qui ont jugé des efforts de la République d'après les ressources réglées et probables de la Monarchie ; on connaît le résultat.

Encore, si la conduite de Bonaparte favorisait cet assoupissement presqu'universel ; si, à sa place, un homme se fût rencontré, capable également d'entreprendre, et de cacher ses desseins, et calculant ses forfaits pour mieux s'en

---

* L'Etat de la France qui doit fournir le sujet d'un de nos Essais, expliquera plus en détail les motifs de cette opinion que nous avons fréquemment exprimée.

assurer les fruits ! Un tel homme satisfait du pouvoir, eût dédaigné ces distinctions hautaines et puériles qui le rendent odieux, surtout dans un parvenu : il eût soutenu l'enthousiasme, en laissant une ombre de liberté, au lieu d'irriter, par une arrogance ridicule, un Peuple accoutumé à l'affabilité de ses Rois : il n'eût pas été forcé, par le mécontentement des Français, d'alarmer l'Europe, avant d'avoir réuni les moyens de la subjuguer : l'Angleterre, un instant trompée par Bonaparte lui-même, eût rendu Malte, comme elle a rendu le Cap de Bonne Espérance : un Traité de Commerce eût calmé ses soupçons ; ses capitaux attirés en France * eussent bientôt mis ce fertile pays en état de se passer de secours étrangers : les sommes énormes dépensées en projets ridicules, ou prodiguées pour amuser la vanité d'un Tyran et soudoyer ses satellites, eussent été appliquées au service de l'Etat : la Marine eût été rétablie : dix ans de paix eussent développé toutes les ressources de la France et de ses nouvelles acquisitions ; et

* Pendant le court Armistice, il s'était déjà établi, dans les villes maritimes de la France, des maisons de commerce dont les fonds étaient faits par les négocians de Londres et de Liverpool.

la réussite de ce plan gigantesque que les Révolutionnaires n'ont jamais abandonné, devenait, en quelque sorte, probable.

Mais qu'importe à Bonaparte, si ses succès lui tiennent lieu de sagesse ! Il ne calcule pas ; il ose ; et sur les bords du précipice, il effraie ceux qui pourraient l'y précipiter. Une de ces armées que quelques Princes ont réunies sur leurs frontières, qu'ils exposent par là, plutôt qu'ils ne les protégent, transportée en France par une flotte Anglaise, rendrait, en peu de temps, la paix à l'Europe bien plus sûrement que les travaux hors de saison de tant de Diplomates. Mais qu'on ne s'y trompe pas; nous supposons, avant tout, une alliance avec le Souverain Légitime* ; ce n'est que par le secours des Français que vous détruirez le pouvoir des Révolutionnaires, et

---

* On nous reprochera peut-être que les sentimens que nous manifestons, appartiennent plutôt à un partisan de la maison de *Bourbon* qu'à un sujet de Sa Majesté Britannique ; mais nous sommes intimément convaincus d'une vérité que plusieurs de nos premiers hommes d'état reconnaissent, c'est que la tranquillité de l'Europe ne peut être solidement assurée que par le rétablissement du Souverain légitime en France, et que par une union bien rare en politique, le véritable intérêt des différentes Puissances se trouve d'accord avec la justice.

vous ne l'obtiendrez qu'à ce prix. Sans cette condition indispensable, en vain vous formerez de nouvelles coálitions ; ce n'est plus le siècle de conquérir une grande nation malgré elle ; votre injustice, comme il est arrivé déjà, retombera sur vous : vous prodiguerez inutilement les trésors et le sang sans pouvoir obtenir les dépouilles que vous vous disputerez même d'avance ; il faut un cœur droit et des mains pures pour punir tant de crimes. . . . . Mais arrêtons-nous : les Rois sont les pasteurs redoutés de leurs Peuples *, et ce n'est que devant le tribunal où nous paraîtrons tous, qu'ils doivent compte de leurs actions.

---

* *Regum tremendorum in proprios greges.*
Reges in ipsos imperium est Jovis.—Hor.

FIN DU PREMIER ESSAI.



De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis, No. 75, Great Queen Street, Lincoln's Inn Fields, à Londres.